

Les Lettres françaises

Front national des écrivains (France). Auteur du texte. Les Lettres françaises. 1944-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES LETTRES FRANÇAISES

Revue des Ecrivains français
groupés au Comité national des Ecrivains

Fondateur : Jacques DECOUR

Fusillé par les Allemands le samedi 30 mai 1942

N° 14 — MARS 1944

C'EST VOUS QUI ETES LA LOI

Naguère on se réveillait la nuit en songeant : Madrid ou Guernica. Puis ce fut le tour des nôtres ; sous les mêmes coups. Aujourd'hui c'est aux Français emprisonnés, torturés ou traqués que l'on songe avec la même angoisse, et c'est à ceux des maquis qu'attaque la milice de Darnand avec les voitures blindées de la Wehrmacht.

Les hommes du maquis ne demandent pas qu'on s'apitoie sur leur sort (ils n'en ont d'ailleurs pas besoin : ils résistent victorieusement), mais qu'on les comprenne et qu'on les aide. Ils ont passé par une période pénible : celle de l'adaptation. Du jour au lendemain, par milliers, les réfractaires se sont trouvés rassemblés et coupés du monde. Ils avaient mille problèmes à résoudre. Les problèmes matériels : ravitaillement, relations avec la population des

campagnes. Mais le problème moral n'était pas le moindre. Il fallait d'abord se comprendre entre soi, entre étudiants, paysans, ouvriers, entre gens de mentalités, d'habitudes, d'opinions et de croyances différentes. Il fallait aussi savoir exactement ce qu'on voulait : se soustraire à la déportation ou combattre l'opresseur les armes à la main ? Rester passifs ou devenir actifs ?

La solitude est une dure épreuve. Les hommes du maquis ont pu croire, parce qu'ils étaient coupés du reste de la France, que la France les délaissait. Il en était résulté ça et là — et pour un temps — une mentalité de « *desperados* ». Les hommes du maquis se sentaient séparés de « ceux de la plaine » et ne percevaient pas ce qui les unissait à eux. Aujourd'hui, cette période d'adaptation est dépassée. Les maquis sont intégrés dans les organisations de résistance. L'unité s'est faite ou se fait. La mentalité romantique est en voie de disparition. La période d'organisation et de combat commence.

C'est parce que l'ennemi l'a compris que sa propagande, servie par la presse ignoble que l'on sait, redouble d'efforts pour dresser contre les maquis ce qu'elle appelle les partisans de l'ordre. Ecrivains et journalistes de la résistance, notre devoir est de proclamer ce que sont les hommes des maquis, non des aventuriers, encore moins des bandits, mais des Français qui préfèrent tout, même la mort, à la servitude. Malgré Déat, malgré Giono, malgré Céline et contre eux, cette France-là existe, se fortifie. Notre devoir est de rétablir la vérité, de la clamer aux oreilles des sourds par tous les moyens légaux et illégaux. « *C'est vous qui êtes la loi* » affirme aux hommes du maquis l'un des nôtres qui sihommes du maquis l'un des nôtres dans un article de l'*Almanach des Lettres Françaises* qui paraît ce mois-ci.

Les bandes de Darnand, les assassins de Clermont, de Grenoble et de Saint-Clair représentent l'ordre nazi. Mais l'ordre français, qui ne s'épanouit que dans la liberté et, sur une terre libre, seuls les hommes du maquis l'incarnent. Et ils l'incarnent réellement car elles existent ces terres où règne la loi française. Belle réponse à ceux qui prétendaient que les maquis étaient impossibles chez nous (après avoir prétendu que la guerre des francs-tireurs serait une absurdité sur notre sol). Les maquis existent bel et bien. Ils prennent conscience de leur force. Ils administrent des territoires. Ils s'organisent pour l'action. Ils réclament des armes. Car ils comprennent de plus en plus, que c'est en allumant et en propageant dès maintenant la guérilla — sans attendre la fatidique et tardive heure H — comme le font les Yougoslaves sous la conduite du maréchal Tito, qu'ils aideront efficacement les alliés et qu'ils contribueront puissamment à leur victoire — et à la grandeur et la liberté de la France.

Adresse au Conseil National de la Résistance

Le Comité National des Ecrivains : Considérant qu'un grand nombre d'Editeurs Français ou de Directeurs de maisons d'édition ont collaboré avec l'occupant, soit en publiant des textes servant la propagande ennemie, soit en facilitant l'action de l'ennemi contre la pensée française et notamment en lui désignant les œuvres et les auteurs à mettre à l'index,

Demande instamment au Conseil National de la Résistance que la conduite de chaque Editeur ou Directeur de maison d'édition pendant l'occupation soit soumise, conformément à la procédure arrêtée pour la presse, à l'enquête d'une Commission de juristes assistée de représentants du Comité National des Ecrivains afin d'établir les responsabilités de chacun, et d'aider à l'action de la justice.

Le Comité National des Ecrivains estime indispensable que les Editeurs ou Directeurs de maisons d'édition qui auront été convaincus d'avoir trahi les devoirs de leur charge pendant l'occupation ennemie, se voient privés désormais de tout moyen d'influence sur l'opinion publique française, et demande en tout état de cause que tous les éditeurs soient astreints à indemniser sur les bénéfices réalisés pendant l'occupation les auteurs dont ils ont sacrifié les droits, et cela bien entendu, sans préjudice des peines judiciaires qui pourront leur être appliquées d'autre part.

LE COMITÉ NATIONAL DES ECRIVAINS.

Un seul directeur : le Docteur EICH

Le Comité National des Journalistes (zo ne Nord) diffuse en ce moment le texte ci-dessous que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

Mais non, le directeur du Matin, ce n'est pas Maurice Bunau-Varilla de l'affaire Panama.

Mais non, le directeur de l'Œuvre, ce n'est pas Marcel Déat qui, en juillet 38, écrivait dans la revue Axe : « Il faut en finir grâce à l'appui de nos amis anglais, avec le monstre germanique ».

Mais non, le directeur du Petit Parisien, ce n'est pas Jacques Roujon qui n'a de volume dans la presse que grâce à ceux de son père l'historien et qui est d'ailleurs le petit tome de la famille.

Mais non, le directeur d'Aujourd'hui, ce n'est pas Georges Suarez qui, il y a vingt ans, ne savait pas s'il devait être royaliste ou républicain et qui, pour s'éviter par la suite des troubles de conscience, se décida à se vendre toujours au plus offrant.

Mais non, le directeur de Paris-Soir, ce n'est pas Yves-Georges Prade qui, après avoir été le mari de l'héritière des parfums Rigaud estime aujourd'hui, par réaction, que l'argent n'a pas d'odeur.

Mais non, le directeur des Nouveaux Temps, ce n'est pas Luchaire qui, ayant vendu successivement toutes ses filles, ne pouvant plus laver son honneur, se contente de laver des chèques.

Non, ceux-là font seulement la figuration.

Il n'y a qu'un seul directeur de la presse parisienne.

Il s'appelle le docteur Eich.

C'est un officier de l'armée allemande.

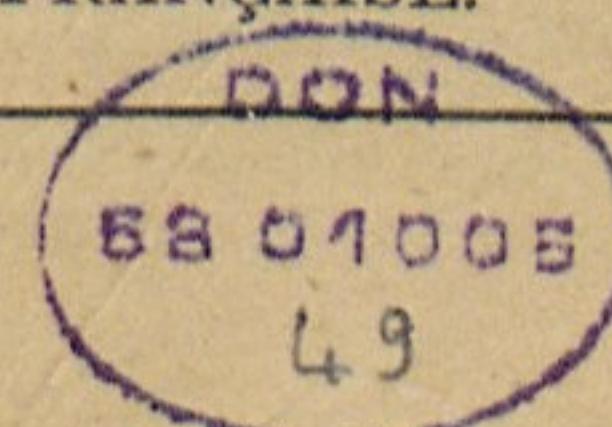
C'est lui qui est à la tête du bureau de presse.

(Suite en page 7)

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'agrandissement de notre Revue qui ouvre ses colonnes à *L'Ecran Français*, journal du Front National du Cinéma et à *La Scène Française*, journal du Front National du Théâtre

L'Ecran Français et *La Scène Française* ont déjà publié chacun un premier numéro ronéotypé. Désormais, ils seront intégrés aux *Lettres Françaises* qui paraîtront sur huit pages.

Lire pages 5 et 6 *L'ECRAN FRANÇAIS* et pages 7 et 8 *LA SCENE FRANCAISE*.



La grande colère de M. Cousteau

Un écho des *Lettres Françaises* a mis M. Cousteau en fureur. C'est lui-même qui nous le conte dans un article de *Je suis Partout* du 18 février, tout entier consacré à se justifier.

Le traître avait eu l'impudence de déclarer : « l'idéal serait de refaire la France avec les durs de la Résistance et les durs de la collaboration ». Nous avions répliqué : « pas de commune mesure entre les assassins et leurs victimes ». Et nous ajoutions : « La peur du châtiment éveille curieusement la sentimentalité de Cousteau. A quand sa démission de *Je suis Partout* ? » Et cela l'a tellement mis en colère qu'il nous a traités de juifs ce qui est évidemment un argument suprême ! Car Cousteau ne voudrait point passer pour un simple Brasillach. C'est un dur, un vrai dur. Du moins il le dit. On verra plus tard si c'est vrai. Car maintenant comment le savoir ? Jusqu'à présent les intellectuels de la collaboration se sont fort bien portés. Personne ne leur a arraché le moindre cheveu. On n'est pas un « dur » parce qu'on a osé affirmer en public — sous la protection d'immenses forces policières — : « je ne suis pas un dégonflé » ! C'est facile d'écrire des articles pour *Je suis Par-*

tout : on peut travailler à domicile comme un honnête artisan. Pas besoin de lâcher sa copie au moindre coup de sonnette. Les durs de la collaboration, s'il y en a, nous les verrons à l'œuvre, plus tard.

Si Cousteau n'a pas rendu cet hommage aux durs de la Résistance par sentimentalité, quel fut son véritable motif ? Par souci de rester gentleman, répond-il. Singulier gentleman qui applaudira l'assassinat et aux tortures de ses compatriotes. Stupéfiant gentleman qui n'hésite pas, chaque fois qu'il le put, à dénoncer dans les colonnes de son journal des écrivains français aux ennemis de la France ! M. Cousteau est peut-être un dur, mais nous pouvons affirmer à coup sûr qu'il n'est pas un gentleman. A moins que ce mot lui aussi, comme tant d'autres, ait changé de sens depuis juin 40 !

Aussi bien là n'était pas sa vraie raison puisqu'il nous la donne à la fin de son article. « Nous savons bien, écrit-il, que dans la collaboration il y a beaucoup d'opportunistes nauséabonds ». Si M. Cousteau a reconnu le courage des durs de la résistance c'était tout simplement pour faire honte à ses petits amis.

et qu'il pensait avoir bien agi en écrivant des articles de caractère français dans la presse allemande : « Cela vaut mieux, disait-il, que d'écrire dans les journaux français vendus aux Allemands ».

— Quelques semaines plus tard, il accepte la critique des livres dans le journal de Luchaire, *Les Nouveaux Temps*.

Marcel Prenant arrêté

La persécution de nos savants et des maîtres de nos universités continue : on annonce, en effet, l'arrestation en Sorbonne du grand biologiste Marcel Prenant. Notre confrère L'Université Libre invite les professeurs et les étudiants de la France entière à protester unanimement et résolument auprès des doyens de leurs Facultés. « La preuve a déjà été faite, écrit notre confrère, que l'action concertée fait reculer les Allemands ».

Quel aveu !

Avec une candeur désarmante, Comœdia du 19 février nous en a appris une bien bonne !

« Certaines mesures dues à l'état de guerre, écrivait-il, entraînaient jusqu'à présent la diffusion et l'exécution des œuvres

musicales françaises en Allemagne. Ces mesures viennent d'être levées. »

Pauvres petits intellectuels collaborationnistes qui, depuis la duperie de l'armistice, nous rebattaient les oreilles avec la grandeur d'âme et la générosité d'esprit du nazi. Quel aveu aujourd'hui : ainsi, après plus de trois années de « collaboration » sincère et loyale, tant sur le plan économique que sur le plan culturel, l'exécution de la musique française était encore interdite en Allemagne ?

Confusion calculée

La presse parisienne cite fréquemment une prétendue feuille gaulliste intitulée Bir Akem, qui est en réalité un journal provocateur. On y trouve des listes abracadabrantes de « coupables à fusiller » où des traîtres avérés voisinent avec de simples suspects, voire avec de bons français. Le résultat recherché est double : d'une part, rendre odieux le gouvernement du Général de Gaulle et, d'autre part, créer une confusion profitable aux traîtres.

Entre les lignes...

★ A Paris, les spectateurs de *Titanic*, film allemand, manifestent pendant l'épisode du naufrage, aux cris de « Lusitania ! Lusitania ». Les Allemands coupent deux cents mètres de pellicule, et le naufrage ne dure plus que quelques minutes.

★ « Il est inadmissible que, dans ce pays qui compte 115.000 policiers, règne un tel désordre dans les coeurs et dans les esprits » déclare Joseph Darnand à la presse parisienne.

★ La Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme crée un prix littéraire.

★ Le jury du Prix des Dix est composé des clowns et fantaisistes Lilo, Beby, Max Revol, Jean Rigaux et des journalistes Pierre Ducrocq (de *La Gerbe*), Jacques Dutal (de *Radio-Paris*), Jean Mara (de *La Gerbe*), R. Jullien-Courthine (du *Pilori*), Pierre Costantini Directeur (de *L'Appel*).

★ Ce n'est plus la formule « Politique d'abord » qui doit orienter nos efforts déclare Pierre Costantini Directeur de *L'Appel*, mais l'impératif « Police d'abord ». ★ Sous le titre « La Terreur à Alger », les *Nouvelles Continentales* annoncent la destitution du maire de Hussein-Dey.

★ Sous le titre « La Terreur à Alger », Joseph Darnand, les journaux annoncent 433 arrestations en une semaine.

★ Si vous n'êtes pas un salaud, vous êtes un imbécile. C'est ce qu'écrivit (en propres termes) M. René Benjamin à M. P.-A. Cousteau. *L'Appel* publie cette lettre.

★ « La mort de Jean Giraudoux, lit-on dans *Je suis Partout* (du 4 février) ce sera pour chacun de nous une sorte de deuil éternel ».

★ « Jean Giraudoux, c'était le ministre de la propagande du gang juif » lit-on dans *Je suis Partout* du 11 février.

★ Célébrant le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage par la Convention, *l'Œuvre* écrit : « L'esclavage a fini sa carrière, n'étant plus indispensable. L'oppression du cheptel humain par ses bergers a d'ailleurs pris d'autres formes ».

★ Une affiche, apposée dans Paris, démontre que tous les « libérateurs » et « terroristes » sont des juifs étrangers.

★ La Cour d'Appel de Bourges condamne les auteurs et complices de l'attentat contre Marcel Déat : Jacques Blin (de Ménétréol-sous-Sancerre), Marcel Delisle (de Vierzon), Emile Couard (de Pouilly-sur-Loire), Jean Simon (de Nevers), Louis Rannos (de Thouvensi).

Choses vues :

L'AFFICHE

Très haute et dramatique avec ses dix médaillons sur un fond rouge-sang. C'est l'affiche « Des libérateurs ? » qui représente des « terroristes » juifs : un hongrois, un espagnol, un arménien, un italien, des polonais. La foule se presse silencieuse. Au-dessus de chacun de leurs portraits, — et pour nous faire horreur sans doute ? — on a noté leurs exploits. L'un d'eux a eu à son actif 56 déraillements, 150 morts et 600 blessés.

— Beau tableau de chasse, dit quelqu'un.

Une femme confie à son compagnon : — Ils ne sont pas parvenus à leur faire de sales gueules.

Et c'était vrai. Malgré les passages à tabac, malgré la réclusion et la faim. Les passants contemplent longuement ces visages énergiques aux larges fronts. Longuement et gravement comme on salut des amis morts. Dans les yeux aucune curiosité malsaine, mais de l'admiration, de la sympathie, comme s'ils étaient des nôtres. Et en fait ils étaient des nôtres puisqu'ils luttaient parmi des milliers des nôtres pour notre Patrie, parce qu'elle est aussi la Patrie de la liberté.

Sur l'une des affiches, la nuit, quelqu'un a écrit au charbon en lettres capitales ce seul mot : MARTYRS. C'est l'hommage de Paris à ceux qui se sont battus pour la liberté.

L'ALMANACH des Lettres Françaises

Un volume de plus de cent pages, qui réunit la collaboration des écrivains français groupés au Comité National des Ecrivains paraît ce mois-ci : c'est l'*Almanach des Lettres Françaises*.

Composé de poèmes, de nouvelles et de chroniques parmi lesquelles : *Petite Chronologie de l'Espérance*, écrit le 1^{er} janvier 1944, *Liberté, Mission de la France*, *La guerre des Partisans tradition française*, *Bilan de la Littérature Clandestine...*, il témoigne de la vitalité et de la volonté de lutte des intellectuels unis au sein de la Résistance.

Assurez à cet *Almanach* la plus large diffusion possible.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

ORGANE DU FRONT NATIONAL DU CINÉMA

LE "CORBEAU" EST DÉPLUMÉ

Il est évidemment impossible aux œuvres cinématographiques, réalisées dans un pays occupé par les nazis, de témoigner ouvertement d'un esprit de résistance aux impératifs de ce régime. Admirable moyen de propagande, le cinéma ne peut adopter une position de combat qu'au sein d'une société fondée sur la liberté d'expression où, d'ailleurs, ses contingences propres, si l'on ne fait pas bonne garde, risquent souvent de l'asservir aux puissances malfaisantes de l'argent. Cependant, tout est loin d'être perdu, même lorsque le seul travail possible ne peut s'accomplir que parmi les barbelés des censures. Le cinéma est un langage : avant d'en arriver à prononcer le « oui » qui le soumet à l'abjecte idéologie de l'occupant — et c'est alors la trahison caractérisée, mais peut-être la moins lâche — bien des choix restent ouverts. Tout au moins, peut-on, doit-on lui demander de soutenir, sans faiblesse, le seul langage que lui autorisent ces circonstances qui sont les conduites et limites de son existence actuelle : le langage de la dignité, de la

grandeur intérieure. Ainsi, et seulement ainsi, sauve-t-il son honneur.

Que l'on ne vienne pas se plaindre de la sévérité de nos exigences : deux films, en cette maussade saison de guerre, nous démontrent, l'un que l'on peut, malgré les apparences de bonne foi prodiguées au public, trahir par l'esprit ; et l'autre, au contraire, qu'il n'est pas impossible de parvenir, par lui, à se racheter du préjugé défavorable que constitue une permission accordée par la censure de l'occupant.

Certes, M. H.-G. Clouzot, le réalisateur du *Corbeau*, aurait fort bien pu refuser d'exercer son métier de cinéaste français dans une maison de production purement allemande : la Continental-Films, et sous les ordres de son chef nazi, M. Graven. Il n'a pas jugé bon de le faire ; bien plus, il a sciemment consommé sa trahison, de complicité avec M. Chavance, l'auteur du scénario.

Car l'opinion traditionnelle des nazis sur notre peuple est un article de foi pour ces Messieurs : les habitants de nos petites villes ne sont plus que des dégénérés, mûrs pour l'esclavage, et nos qualités ancestrales, souvenirs historiques tout justes bons pour les manuels d'un âge défunt. Voilà l'image de nous-mêmes qu'il importe de montrer au plus vite afin de bien nous convaincre de notre indignité et de l'urgence qu'il y a à nous plier au bon plaisir et aux règles morales du vertueux nazi.

On sait que MM. Clouzot et Chavance s'y sont admirablement employés dans *Le Corbeau*. Et les indéniables qualités techniques de leur travail, justement, n'en rendent que plus éclatante la bassesse de leur propos. Les Allemands peuvent se frotter les mains : après avoir commis beaucoup d'erreurs sur la valeur professionnelle de leurs valets français, ils en ont enfin dénié deux qui, sous le couvert d'une marchandise impeccable et parfois même séduisante, seront d'excellents thuriféraires de l'idéologie sournoise de l'ennemi. L'entreprise d'avilissement d'abord, d'assujettissement ensuite, a mis tous les atouts dans son jeu.

C'est pourquoi il faut, tout de suite, opposer, à l'œuvre de M. Clouzot, celle qui triomphe en ce moment, et à si juste titre cette fois, sur les écrans parisiens. Avec *Le Ciel est à vous*, le cinéma français qui a accepté de s'exprimer en dépit de la présence nazie, ce cinéma a peut-être sauvé son honneur. Nous dirons même qu'il a réussi à faire entendre un cri dont la résonnance ne s'éteindra pas. Tant pis pour M. Raoul Ploquin, le producteur, si la portée de l'œuvre dépasse ses intentions véritables.

Car aux estropiés, aux amoraux, aux corrompus qui déshonorent, dans *Le Corbeau*, une de nos villes de province, *Le Ciel est à vous* oppose des personnages pleins de sève française, de courage authentique, de santé morale, où nous retrouvons une vérité nationale qui ne veut pas et ne peut pas mourir.

Aux sales petites filles nées vicieuses et fourbes, que l'imagination asservie de M. Clouzot a fabriquées, comme sur un ordre nazi, il a répondu : « Non ! Vous êtes des

faux ! Les vrais petits Français, c'est moi qui vous les montre ».

Au pied-bot et à la putasserie de l'héroïne, il réplique pas une jeune mère de France, modeste et forte, qui accomplit sans grandiloquence tous ses devoirs et dont le cœur est assez vaste pour concevoir, par surcroît, un rêve héroïque. Au médecin hypocrite et criminel, il oppose Gauthier-Vanel, solide et bon comme un vrai poilu de 1914. Il remplace les lettres anonymes et leurs hideux ravages par des avions qui dessinent des arabesques de gloire dans le ciel ; les relents de freudisme, par des coeurs ardents et simples ; et la crotte, par l'azur.

Voici donc deux films dont l'un, produit et encouragé par des boches camouflés, alimente la propagande anti-française et dont l'autre s'élève contre cette propagande, en affirmant ce qu'elle voudrait détruire, c'est-à-dire notre confiance en nous-mêmes.

L'un, comme un esclave complaisant, s'efforce d'illustrer l'ignoble parole de Hitler (Suite en page 6)

Petits Films

Les trois couleurs de Vichy : marché noir, terreur blanche, bibliothèque rose.

La propagande de la vertu étant à l'ordre du jour, une censure composée d'armateurs en grande tenue, de policiers en petite tenue et de Paul Morand sans retenue se mit tristement à sévir.

Et l'on coupa... coupa... coupa...

Et l'on réalisa de grands films à l'eau de rose, des bonbons fondants désespérants, des retours à la terre, des mauvais garçons qui s'amendent et des histoires édifiantes, et tout et tout...

Et le public bouda... bouda... bouda...

Et pour le punir, comme il ne comprenait pas, on lui infligea des films de propagande : « La Force par la Joie » comme dit le Docteur Gœbbels. Voyez plutôt quelle joie !

Le Péril Juif, M. Girouette (contre le Gaullisme), Forces Occultes (contre la Franc-Maçonnerie), Français, vous avez la mémoire courte (contre le Bolchevisme).

Et le public bouda... bouda... bouda...

Mais les Français n'ont pas la mémoire si courte que ça ! Ils ont retenu les noms de ceux qui ont inspiré, tourné, produit et distribué ces petits films ; ils sauront s'en souvenir. N'est-ce pas, MM. Muzard, Fränay, Mazeline, Mamy et comparses...

Oe n'est pas fini, il y en a d'autres : Résistance, une jolie histoire où deux petits Français, au lieu d'aller se « dépayser » (comme dit le Maréchal) se laissent entraîner chez les vilains terroristes à grand renfort de mystères feuilletoniques. D'où il résulte que c'est très mal de désobéir au Maréchal et de résister à Hitler. Les Français qui ont payé leur place au cinéma résistent fortement, eux, devant ce film (dû à M. Evrard, journaliste-sic) et on est obligé d'allumer les salles pour éviter des résistances plus sensibles, et même, dans certains cas, il a fallu menacer de faire évacuer la salle pour ramener le calme.

Devant ces éminentes réussites, on pouvait penser que ces Messieurs s'en tiendraient là. Mais non... M. Griboff réalise un film sur La Relève, et M. Boisserand (qui, entre autres navets, fit autrefois Après Mein Kampf, Mes Crimes, à l'époque où il était associé avec Jacques Haïk) prépare une nouvelle ordure : Le crime ne paie pas.

Peut-être... Mais les Allemands paient bien... eux.

Les Français paieront aussi, MM. Boisserand et consorts, et au centuple.

Incurie criminelle

Trente-cinq ouvriers des studios Photosonor ont trouvé la mort lors des bombardements du 31 décembre. Ceux qui travaillent dans les studios ont été doublement émus en apprenant comment ont péri leurs camarades.

Dans ce studio exposé plus que tout autre aux bombardements par suite de sa situation, une simple tranchée recouverte d'une mince couche de terre avait été construite pour abriter le personnel. La protection était à ce point superficielle que la fusée de la bombe ne percuta pas lorsqu'elle atteignit le toit de l'abri. C'est seulement à l'intérieur de l'abri, lorsque la bombe atteignit le sol, que se fit la percussion.

La même incurie criminelle se retrouve dans les autres studios où les travailleurs ne possèdent pas, comme certains « privilégiés », une automobile pour fuir en cas d'alerte.

Ce tragique drame ne peut nous empêcher de penser que Franay qui préside aux destinées de Photosonor avait déjà, par son incurie, provoqué la mort de quelques-uns de ses collaborateurs dans l'incendie des Laboratoires de Saint-Cloud il y a quelques années.

Devant la carence des directeurs de studios, le C.O.I.C. n'aurait-il pas dû intervenir ?

Quelles mesures a pris le C.O.I.C. après le bombardement du 31 décembre ? Aucune.

Ouvriers, techniciens, artistes du cinéma, il faut vous-mêmes prendre en main la défense de votre sécurité. Exigez toutes les mesures de protection. Unis, vous pouvez les imposer.

CINÉMA ET CORPORATION

Par le mot magique de Corporation on a voulu entraîner les travailleurs du Cinéma dans une voie où ils risquaient de rencontrer beaucoup de désillusions.

Disons tout de suite qu'il n'y aura jamais dans aucune branche de l'activité professionnelle une véritable corporation. La fameuse représentation tripartite créée par la loi du 4 octobre 1941, et qui semble être un progrès social n'a qu'un seul but : établir une séission très nette entre les employeurs, les cadres-maîtrises et les employés-ouvriers ; qu'un seul espoir : empêcher le regroupement de toutes les forces vives des industries.

Que se passera-t-il en réalité dans ces commissions tripartites : ou bien les cadres et maîtrises feront bloc avec les employés et les ouvriers et les employeurs seront en minorité, ou au contraire les cadres et maîtrises s'uniront aux employeurs et les employés et ouvriers se trouveront à leur tour en minorité. Par cette classification, il ne peut que rarement y avoir accord, mais quel beau terrain pour ranimer les querelles, creuser de plus larges fossés, et user lentement les forces génératrices de tous ceux qui ont un idéal.

Avec les Corporations, nous voyons une fois encore Vichy et les nazis se servir d'un mot justement évocateur pour des buts équivoques.

Comment les ouvriers, les employés, les agents des cadres pourraient-ils croire à la sincérité de la loi du 4 octobre quand ils savent que les Allemands s'opposent à toute augmentation de salaire en France,

quand ils savent que Bichelonne adresse de multiples protestations aux différents comités d'organisation contre certains « réajustements de salaire » abusifs !

Comment les employeurs pourraient-ils croire, eux qui savent que le « socialisme » à la mode nazie ne vise depuis quatre ans qu'à la concentration de toutes les productions pour pouvoir mieux les contrôler et les diriger. Le renforcement des trusts et de leurs priviléges immoraux, la disparition des petites et moyennes entreprises, le voici leur socialisme, la voici, leur Révolution Nationale ! ...

Dans le Cinéma, la question de la Corporation a soulevé un « problème délicat ». Lorsque Galey mit sur pied son projet, les jeux étaient faits, nous voulons dire par là que tout avait été prévu sur le papier, et que notamment le futur président de la future corporation était déjà « élu », en la personne de « l'inévitable M. Richebé ». Galey ne tarde pas cependant à s'apercevoir que, non seulement il régnait autour de Richebé une certaine méfiance, mais que tout le monde souhaitait sa disparition. Oui, malgré les manœuvres, les travaux d'approches, les intimidations, Richebé n'aurait pas été élu. Or si Richebé est nuisible au Cinéma, il est utile à Laval qui n'est pas certain de trouver une nouvelle créature, en ce moment surtout. Ordre fut donc donné à Galey d'enterrer pour l'instant son projet de corporation... Et si le bruit qui court est fondé, nous allons voir réapparaître sous peu un nouveau C.O.I.C. avec Richebé à sa tête, Richebé qui regrettait déjà d'avoir donné en juin dernier sa démission, espérant alors être « élu » sous peu Président de la Corporation.

Ceux qui ne comprenaient pas, dans cette histoire, l'attitude de Galey sont fixés maintenant. Ce n'est ni un mauvais architecte, ni un homme de cinéma incompté, c'est un politicien, un valet aux ordres de Vichy.

Nous croyons pouvoir affirmer aujourd'hui que, malgré tout, une grande majorité des employeurs du cinéma français, et la presque totalité des cadres, employés et ouvriers, se sont rendus compte des pièges qui leur sont tendus. Ils ont tous compris qu'il ne fallait pas se laisser berner par certaines phrases stupides évoquées scientifiquement par les mauvais conseilleurs. Et pendant il est exact que, dans le cinéma français comme partout ailleurs, « la lutte des classes » s'intensifie, mais une magnifique lutte des classes, une lutte de toutes les classes, une lutte de tous les Français contre Vichy, contre l'Allemagne.

Le "Corbeau" est déplumé

(Suite de la page 1)

ier : « Je pourrai... etc... et l'autre, en dressant un exemple des traditions françaises d'audace, d'énergie et de générosité, affirme implicitement que ces traditions-là, Hitler ne pourra jamais les pourrir.

Donne-moi tes yeux

Il y a un an, la maison Pathé terminait le film « l'Ange de la Nuit » qui passe actuellement dans les salles. Tout était prêt pour la sortie quand la censure allemande refusa soudain le visa.

Pourquoi ? Derrière les mauvaises raisons données à cette interdiction par la censure allemande, il y avait le bon plaisir de Sacha Guitry. Le sujet de l'Ange de la Nuit avait en effet le malheur de présenter certains points communs avec celui de Donne-moi tes yeux que Sacha Guitry avait l'intention de tourner. Mais la priorité ? Mais les frais engagés par la maison Pathé ? Mais l'impatience légitime d'une équipe, d'un auteur et d'un metteur en scène pressés de livrer leur œuvre au public ? Pas d'explications !

Sacha Guitry mettait son veto et priait poliment ses amis allemands de lui être agréables. Voilà pourquoi l'Ange de la Nuit demeura plus d'un an en conserve. Sacha Guitry prit son temps, et proposa enfin Donne-moi tes yeux aux spectateurs réticents. Il exigea six semaines d'exploitation sans concurrence avant de permettre généreusement que la censure allemande accordeât le visa à l'Ange de la Nuit.

C'est tout.

Nous avions besoin de cette mise au point. Trop de nos nazis — Vinneuil en tête, comme de juste — avaient salué, à son apparition, ce super-film Continental : *Le Corbeau* bien nommé. C'était, disaient-ils, un film « très bien fait », « audacieux » ; c'était « une étude de mœurs » qui reposait sur un fait-divers véritable : l'affaire des lettres anonymes de Tulle, paraît-il. Alors, n'est-ce pas, il n'y avait rien à dire, c'était très bien, c'était parfait !

Le Ciel est à vous a cependant quelque chose à dire ; et il le dit. Au lieu d'exhumier, d'obscures annales judiciaires, un procès immonde qui, à son époque, souleva de dégoût le pays unanime, il saisit, lui, un exemple, en somme récent, et il le présente avec une conviction, une sobriété et un art tels, que les vrais Français — et il y en a, en France, beaucoup plus, énormément plus que de boches vrais ou faux — y reconnaissent leur sang, leur vérité et applaudissent avec des larmes.

Voilà l'image de nous-mêmes, et non plus celle grimaçante et caricaturale du *Corbeau*, qui, sous les yeux de l'ennemi, s'impose avec une vérité aveuglante pour affirmer, à ceux de Vichy qui osent encore le nier, que notre courage et notre dignité sont intacts. Cette leçon-là, il faut remercier le film de Grémillon de la faire sonner haut et clair lorsqu'il montre que les couples Gauthier, finalement, triomphent toujours.

Die Französische Jugend

« Die Französische Jugend », ou La Jeunesse française : sous ce titre passe en Allemagne le film « Les inconnus dans la Maison ». La Continental a bien travaillé : notre jeunesse, salie, ravalée au rang de gangsters, servira le thème hitlérien : « la France pays avachi, république d'apaches ». Et il est des gens pour murmurer que cette firme n'est qu'une firme commerciale !

NE JETEZ PAS CE NUMÉRO DES « LETTRES FRANÇAISES » QUAND VOUS L'AUREZ LU.
ENVOYEZ-LE, SOUS PLI FERMÉ, A L'UN DE VOS AMIS.

LA SCÈNE FRANÇAISE

ORGANE DU FRONT NATIONAL DU THÉÂTRE

Notre Antigone et la leur...

Sur les murs de Paris, le seul nom d'Antigone semble un appel, un camouflet à l'opresseur de Vichy, au nazi qui passe devant l'affiche rouge et jaune de l'Atelier. Antigone ou la fidélité, Antigone proclame à la face du tyran qu'on peut mourir pour la justice, mourir pour la fidélité, mourir pour les valeurs qui donnent à la vie un prix, au destin un sens. Antigone, disons-nous. Au delà d'Antigone, notre pensée déjà va vers tous ceux dont elle est si proche, si fraternelle. Tous ceux-là qui, chaque jour, meurent pour que vive leur honneur, leur vérité et leur patrie. Mais il s'agit de bien autre chose. Non de Sophocle, mais de Jean Anouilh. Et l'Antigone qu'on nous propose n'est *notre* Antigone, la seule, la vraie. Antigone-de-la-pureté.

Au cœur de la nouvelle pièce d'Anouilh, d'ailleurs remarquable quant aux vertus dramatiques et littéraires, la fille d'Œdipe affronte Crémon, le tyran de Thèbes. C'est à Crémon qu'il appartiendra de démasquer Antigone, l'Antigone 1944 de Jean Anouilh. Un à un, il lui arrache ses faux visages. La nouvelle Antigone ne meurt plus par fidélité à une mémoire car elle accepte l'image que Crémon lui propose de Polynice: un imposteur et un jeune « faisan ». Elle ne se sacrifie pas à une foi religieuse car elle ne partage pas le scepticisme ironique du dictateur. Et ce n'est pas non plus à l'opresseur de Thèbes qu'elle s'attaque. L'analyse contenue dans le programme, et due sans doute à l'auteur lui-même, explique que « quand toutes les raisons valables de mourir ont été tuées, une à une par Crémon, Antigone en trouve une autre au fond d'elle-même, plus secrète et plus vraie... C'est pour dire à jamais « Non » à tout ce qui n'est pas aussi pur qu'elle — « Non » aux hommes et à la vie même — qu'Antigone mourra ce soir ». Entre Crémon et Antigone s'établit un accord profond, une trouble connivence. Crémon avoue à Antigone qu'il se reconnaît en elle. Lui aussi, il a été avide de pureté, il a été un jeune libertaire plein de hargne et de refus. Lui aussi a méprisé la vie et méprisé les hommes. Parce qu'elle les méprise, Antigone court au suicide. Parce qu'il les méprise, Crémon les opprime et les mate. Le tyran glacé et la jeune exaltée étaient faits pour s'entendre. Si Antigone pouvait vivre, à force de dire « Non » à la vie, elle dirait « oui » à tout. Sa mort n'est pas l'affirmation d'un héroïsme, mais un refus et un

suicide. C'est moins un acte qu'un malentendu.

Le chemin qui va du mépris à la soumission, d'un refus total et sans nuances de la vie, à l'agenouillement passif devant la servitude et le mal, nous l'avons déjà vu prendre par quelques-uns. Le devant de la scène est rempli aujourd'hui par le tapage que font quelques anciens loups qui ont accepté avec empressement le collier du chien, du chien policier. Les Pirates de Paris (en donnant ce titre à son mélodrame) dont on n'a pas oublié le four triomphal, Alain Laubreaux désignait ainsi ses amis et lui-même), les gens de *Je suis Partout* ne manquent pas une occasion d'affirmer leur anarchisme et leur inadaptation, leur tempérament de réfractaires et de hors-la-loi,

hors-les-lois. Ce n'est pas un hasard qui les fait parfois, prudemment, s'enrôler sous le drapeau noir de la Waffen S.S. (*Sous le drapeau noir*, proclamait récemment une énorme manchette de *Je suis Partout*). Ce n'est pas un hasard qui fait du Jean Anouilh des *Pièces Noires* un collaborateur occasionnel mais fervent de la feuille nazie, un admirateur naïf et femmelin du Führer et de son génie. Ce n'est pas non plus un hasard qui a conduit Jean Giono, qui criait si haut son *Refus d'obéissance*, à une collaboration honteuse et hypocrite avec ceux qui réclament toutes les obéissances, à toutes les vilenies et à tous les crimes. Ce n'est pas un hasard enfin qui, du fier Montherlant, poussant les grands airs de la bravade, de l'anarchisme littéraire et du mépris, fait le valet vaniteux et comblé de l'ambassade allemande.

Nous avions déjà vu la philosophie critique d'un Heidegger le conduire à devenir recteur nazi de l'Université de Fribourg, à proposer à la jeunesse allemande un triple service : *Arbeitdienst*, service du travail. *Wehrdienst*, service des armes. *Wissendienst*, service de la science (nazie). Sans doute, n'est-ce pas non plus un hasard.

(Suite en page 6)

Echec à la propagande "culturelle"

1943 a vu se créer au sein de la Résistance le Comité National du Théâtre, qui adhère au Front National pour la Libération de la France. Il affirme la présence héroïque de nos professions dans la France combattante. Des hommes pourront, après la victoire, revendiquer la gloire d'avoir tenu le drapeau du Théâtre dans la bataille.

Dans la préparation d'une conjoncture favorable au soulèvement contre un ennemi que les Français auront contribué à anéantir et à démoraliser, le Théâtre a son rôle à tenir. Il n'est pas d'initiative inutile, ni d'action négligeable. Pas plus qu'aucun autre, l'homme n'a le droit de se dérober au devoir. Pas plus que l'auteur ne peut mettre sa plume, ou le metteur en scène son talent, l'interprète n'a le droit de mettre son art au service de l'ennemi.

Un des principaux buts de la propagande allemande a été de créer un climat grâce auquel les Hitlériens et leurs agents français puissent exercer leur domination sur notre pays et accentuer progressivement leur oppression. A cette fin, l'opresseur use, non seulement de la presse entièrement entre ses mains, mais encore, dans la mesure où il le peut, de la radio, du cinéma et du théâtre.

Il a fait de l'Opéra de Paris une succursale de celui de Berlin; la Comédie-Française a représenté une œuvre de Gœthe, une autre de Hauptmann; elle a même accueilli deux fois — fait sans précédent dans l'histoire de cette vénérable institu-

tion — une troupe allemande de Berlin; l'Odéon a joué Schiller et Hauptmann; la Comédie des Champs-Elysées, ouvertement, est devenue théâtre sous contrôle allemand, par le truchement du C.O.E.S.

Eh bien, puisque la lutte a été portée sur ce terrain, nous l'acceptons. Mettons de côté jusqu'à la fin de la guerre notre admiration pour Wagner, Gœthe ou Schiller, et cessons de les interpréter. Que les Allemands ne trouvent plus de chanteurs ni d'acteurs pour servir leur propagande, dans leurs galas dits « franco-allemands », à Radio-Paris, à l'Opéra, au Français, à l'Odéon, aux Champs-Elysées ou ailleurs ! Jouons Debussy, Berlioz, Corneille et Molière, et retirons systématiquement notre concours aux œuvres allemandes. Assez de célébration d'Allemands, de jubilés allemands ! Assez de commémoration de gloires allemandes volées par les nazis ! Vive le génie français !

Les gens de théâtre ont mille moyens dont la subtilité échappe à l'ennemi d'exalter les sentiments nobles et les aspirations nationales, ou bien de neutraliser le poison de la propagande : le choix des sujets ou des œuvres, l'interprétation (un geste, une intonation...) etc., etc. Ce sont là des formes de contrebande intellectuelle et de sabotage dont disposent nos professions. Chacun de nous y peut déployer son ingéniosité.

L'action concertée, organisée, a plus de force. Nous disons donc aux gens de théâtre :

Groupez-vous entre amis sûrs, formez des comités clandestins et soutenez l'action du Comité National. Examinez dans chaque cas comment mettre en échec l'ennemi, comment lui nuire, comment faire obstacle à ses serviteurs.

Comme tous les Français, chacun de nous doit considérer, dans l'exercice de son métier, s'il ne sert pas les ennemis et s'il n'a pas l'occasion de les desservir, ne fût-ce qu'en sabotant leur propagande qui est une arme. Comme tous les Français de cœur, qu'au soir de chaque journée il se demande : « Qu'ai-je fait aujourd'hui pour la libération de la France et pour mon avenir de citoyen ? ».

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.

Marchons ; et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers ;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.

(RACINE, *Mithridate*.)

UN APPEL DU C. N. R.

Le CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE, organe suprême de la Résistance dans la France occupée, auquel collabore étroitement le Front National, puisqu'il fait partie de son Bureau Permanent, a publié la déclaration d'où nous extrayons les passages suivants :

Sur l'ordre d'Hitler, Pétain et Laval viennent de déclencher dans la presse et la radio une campagne violente et mensongère qui, sous prétexte de « terrorisme », vise les patriotes courageux qui harcèlent les troupes de l'occupant, détruisent des stocks de munitions et de vivres, freinent sa production de guerre, et châtent ses complices.

Le but de cette campagne est clair. Il s'agit de troubler l'opinion publique en obtenant d'elle, par une présentation malhonnête des faits, qu'elle confonde les crimes crapuleux commis par des bandits au détriment de personnes innocentes, avec les actes de légitime défense que les soldats de la France en guerre sont, pour la libération du territoire, contraints d'accomplir contre l'opresseur de la Patrie. Les traîtres sont parfaitement capables de contribuer directement eux-mêmes à accréder cette confusion en suscitant au besoin des crimes, assassinats, agressions et vols, et en les attribuant ensuite aux meilleurs fils de France.

Cette campagne dévoile la faiblesse de l'ennemi. L'ennemi redoute de voir l'action des patriotes s'amplifier par l'admiration qu'elle suscite dans tous les cœurs bien nés. Il s'inquiète des atteintes efficaces portées à son potentiel de guerre sur notre territoire. Les voies ferrées, les lignes à haute tension, les entrepôts, tous les points névralgiques de son appareil militaire lui apparaissent de jour en jour plus dangereusement menacés par l'action des Patriotes.

A la campagne frénétique menée sous le couvert du « terrorisme » contre ceux qui se battent pour la France, les Patriotes répondront en s'enrôlant plus nombreux dans les groupes de combat des mouvements de résistance. Ils rejoindront, se voulant eux-mêmes soldats de la Libération, ceux qui se battent pour hâter l'heure de l'affranchissement national, sachant bien qu'aux seules mains des Français sont confiées l'indépendance et la grandeur de la Patrie.

La voix des traîtres

Radio-Paris manque de speakers !... Quelques-uns de ceux qui opéraient à ce poste auraient-ils jugés préférable d'interrompre leur collaboration ?... Un concours de speakers fut ouvert. Il s'est trouvé quatre anciens prisonniers pour se présenter. Agréés, ils reçoivent donc les 8.000 francs mensuels exonérés des traîtres. Aujourd'hui, nous avons nos raisons pour ne nommer d'eux que Roland Milès. Nous publierons les autres noms dans notre prochain numéro... à moins que, d'ici là, X., Y. ou Z. ne se soient ravisés. Vous avez quinze jours pour décider de votre carrière, messieurs.

Gare à la déportation

Pour des raisons nullement sentimentales sur lesquelles nous reviendrons peut-être, la fermeture de dix théâtres parisiens est ajournée, mais ce n'est pas fini. En novembre 1943, le C.O.E.S. hitlérien de M. Rocher avait transmis aux établissements des feuilles de recensement pour tout le personnel, femmes comprises, cependant que la Gestapo adressait un questionnaire ; des directeurs firent du zèle. Aujourd'hui, la « loi » étend la réquisition aux Français de 16 à 60 ans et aux Françaises de 18 à 50 ans.

Personnel des théâtres à tous les échelons, sabotez les recensements, résistez à la déportation, aider les autres à le faire. Directeurs, pas de zèle !

Notre Antigone...

(Suite de la page 5)

L'accent désespéré de l'*Antigone* de Jean Anouilh risque de séduire certains, dans ce temps où il s'élève, au temps du mépris et du désespoir. Mais il y a dans le désespoir, et dans le refus, et dans l'anarchisme sentimental et total d'un Anouilh et de ses frères d'armes et d'esprit, le germe de périls infiniment graves. Un philosophe fort peu préoccupé de politique pouvait écrire en 1939 au sujet de certaines philosophies à la mode : « Une philosophie du désespoir se condamne peut-être elle-même, si elle se laisse affecter par la situation qu'elle décrit ; ce n'est pas assez dire : cette situation même, elle risque de nous en donner une image altérée pour peu qu'elle s'y complaise. » Complaisance, le mot est dit. A force de se complaire dans le « désespoir » et le sentiment de la vanité de tout, de l'inanité et de l'absurdité du monde, on en vient à accepter, souhaiter, acclamer la première poigne venue. Peu importe ce que de l'homme, la tyrannie écrase ou mutile : l'homme est méprisable. Peu importent les valeurs que l'oppression étouffe ou déracine : rien n'a de prix, rien n'a de sens. Et celui qui se prête à cette dérisio[n], et à ce crime contre l'esprit, reste persuadé qu'il trouvera toujours en lui-même un suprême recours : Montherlant saura toujours jouir, puisque jouir est la seule vérité, Giono aura toujours le ciel à contempler et les herbes à mâchonner, l'*Antigone* d'Anouilh restera toujours libre de cette suprême liberté : le suicide. Quand Crémon lui demande pourquoi, en fin de compte, elle meurt, elle répond « Pour moi ». Cette parole sonne lugubrement, dans le même temps où, sur tout le continent, dans le monde entier, des hommes et des femmes meurent, qui pourraient, à la question de Crémon, répondre : « Pour nous... pour les hommes ! ».

Peut-être est-ce là simplifier à l'extrême l'aboutissement possible d'un certain anar-

Dans la fange de la collaboration

Il vient du bagne. Il a été nourri au bagne. Il possède la graisse jaune, le genre avachi, l'œil sournois et cruel du garde-chiourme auquel il doit le jour.

Rastignac de Nouméa, dévoré d'ambition, il débarque en France, traîne un temps la savate sur le pavé de Paris, connaît l'asile de nuit, prend l'air des coulisses sordides, tête de la figuration, vit bientôt d'une pouffiaise de tournée, à ses côtés se drapé même de la toge au Théâtre d'Orange, puis, renonçant à jouer la tragédie en roman de chienlit, s'essaye au journalisme de chantage, devient secrétaire d'Henri Béraud (autre provincial aigri que le Prix Goncourt n'a pas encore sorti de l'ombre), joue des coudes, fréquente les brasseries, porte à l'instar de son patron la guêtre et le monocle, et soudain publie sous son propre nom un roman dont il a emprunté le manuscrit à un malheureux de Cayenne. Le Tribunal Correctionnel condamne Laubreux pour vol avec un chapelet d'attendus infamants. Béraud le chasse.

Voilà notre Calédonien mûr pour jouer l'homme d'honneur, le redresseur de torts,

chisme littéraire ou de certaines philosophies du désespoir et de l'inintelligibilité de l'univers ? Grâce à Dieu, ceux qui séduisent les prestige[s] du pessimisme absolu et des métaphysiques contemporaines n'ont pas tous suivi jusqu'au bout la pente de l'individualisme anarchisant d'un Montherlant, d'un Giono ou d'un Anouilh. Il est d'autres chemins pour l'esprit que ceux-là. Elle pèse bien peu dans les balances de l'intellect et dans celle de l'histoire, la petite poignée de ceux qui ont confondu le drapeau noir de la révolte spirituelle avec le drapeau noir de la Waffen S.S. et qui, se désolidarisant de la vie et des hommes, se sont faits les complices de la mort et de la trahison.

le critique enfin... Mais où se manifester ? Un casier judiciaire peut être encombrant ? Non, voilà longtemps que Laubreux suit de loin l'activité d'un journal hebdomadaire ; en connaisseur, il en a reniflé l'odeur d'équivoque et de duplicité. Il n'ose pas encore s'approcher. « Je suis Partout » compte trop de Normaliens intimidants, de chroniqueurs académiciens qui n'ont peut-être pas tous deviné que le journal est vendu. Lui, il le sait. Il attend son heure. La guerre est inévitable. Il se sent le cœur... ardent pour cet Hitler qui, lui aussi, traîna la savate dans Vienne, connaît lui aussi l'asile de nuit et que voici maître de l'Allemagne. Vivement la défaite ! Qu'on soit entre soi... Enfin Juin 40 !

Comptez-vous, les traîtres ! Brasillach ? Présent ! Vinneuil ? Présent ! Sordet ? Présent ! Laubreux ? Présent. Enfin on y voit clair. Allons-y. Personne ne peut plus nous répondre. Paris nous appartient. Insultons ! Dénonçons ! Vengeons-nous ! Tout ce qui est allemand est nôtre ! Laubreux est mobilisé sur place comme critique dramatique par la Gestapo. Chaque semaine, il va pouvoir se débonder largement ! Le purin coule dans les trois rigoles que forment les trois colonnes de sa rubrique. Quelques éclaboussés lui administreront, de temps en temps, une bonne paire de claques, lui balancent de solides coups de pied au cul. Il en a vu d'autres. Rien ne l'arrête, au contraire ! Chaque gifle l'émoystille. Chaque coup de pied au cul le relance. Les Allemands sont contents de lui et l'augmentent. Ils lui commandent même une pièce de propagande : « Les Pirates de Paris », qu'il donne sous un faux nom. C'est une ridicule ordure. Il en chante, néanmoins, les louanges, sans vergogne, dans sa critique de « Je suis Partout », sous un autre faux nom ; mais la Justice n'admet pas les pseudonymes : c'est Laubreux qui sera pendu !

DOMAINE INTERDIT

Ils n'arrêtent pas d'annexer les morts. Et comme ils prétendent être l'Europe ils évoquent, oui, ils osent évoquer et revendiquer jusqu'aux grands écrivains de chez nous. Rosenberg a prononcé le 16 janvier à la fête du parti nazi à l'Opéra de Prague, un discours sur la liberté spirituelle de l'Allemagne et de l'Europe. « *La Wehrmacht, a-t-il dit, défend Périclès et Auguste aussi bien que les Hohenstaufen, Goethe et Beethoven... Contre la puissance des ténèbres se dresse, figure grandiose, l'histoire de notre Continent : la force des anciens grecs et la puissance romaine, les penseurs et les chercheurs de l'Europe, les chants de nos épopeées... Dürer et Holbein, Descartes et Montaigne, Léonard et Michel Ange, jusqu'aux classiques de Weimar et de Bayreuth... Devant nous se dressent les monuments de l'Acropole et les belles formes du Parthénon, les arcs de triomphe de Rome... Nous voyons le magnifique Val de Loire avec ses châteaux et ses jardins, la puissante cité de Carcassonne, la splendeur étalee du vieux Paris.* »

Tout cela est à eux et ils le défendent!

Un seul directeur : le Docteur EICH

(Suite de la page 1)

Dans les salons de l'ambassade, régulièrement, il dicte ses ordres. Et, au besoin, il les confirme par téléphone.

Il indique l'importance qu'il faut donner aux articles et la largeur des titres.

Il ordonne ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire.

Si les patriotes du maquis sont devenus tout-à-coup des terroristes, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Si les terroristes sont devenus des communisto-terroristes, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Si on n'a pas parlé du règlement de comptes Darnand-Deloncle au cours duquel ce dernier a trouvé la mort sous les balles des SS, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Si on a dit que Maurice Sarraut a été tué par les patriotes quand il a été abattu par la milice, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Si on n'a pas parlé de l'assassinat de Victor Basch, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Si on a écrit que, devant la cour martiale allemande, avaient comparu 24 accusés dont la majorité étaient étrangers alors qu'ils étaient 78 et que la majorité était des Français, c'est que le docteur Eich l'a exigé.

Il y a pourtant de nombreux journalistes à Paris.

Il y a Robert Bobin qui, ayant tout trahi, ne trahit plus maintenant que son inquiétude.

Il y a André Algarron qui, fidèle à son passé, continue à n'écrire que les articles qu'on lui paye au tarif des fonds secrets.

Il y a André Guérin qui, après avoir tant parlé des journalistes-sic l'est devenu à son tour.

Il y a Robert de Beauplan, ce vieux gigo fatigué, aux yeux inquiets de l'éternel récidiviste de l'abus de confiance.

Il y a Jean Bosc et Riondé Jean. Il y a Fernand Divoire et encore Guy Crouzet.

Mais ce ne sont que des signatures.

Et ces signatures ne sont que des pseudonymes.

Les pseudonymes du docteur Eich.

Contre quoi ? Qui songe à détruire la culture sinon Rosenberg et ses pareils ?

— Quelle erreur ! Les Allemands sont un peuple cultivé. Voyez plutôt avec quel art ils interprètent Bach, Beethoven ou Mozart.

— Eh bien ! ne peut-on jouer divinement du Mozart et être quand même un barbare ? Précisément le barbare peut éprouver plus qu'un autre le besoin de jouer du Mozart : cela lui sert d'absolution. Après le meurtre, la tendresse et la grâce font du bien. Lavé le sang des otages ! Mais ce qui est impossible au barbare c'est de créer. Où est la musique de l'Allemagne hitlérienne ? Où sont ses poètes ? Oui, je sais bien, il y a les fameux nazis porte-lyre de l'anthologie publiée par Stock. Ecoutez-les :

« Tout-Puissant Esprit qui fais ta solennelle entrée

Voici que parle au monde

Par mille langues de feu l'Allemagne [nouvelle

et (Heinrich Amacken.)

« Aussi longtemps qu'un peuple Engendre des guerriers

Sa justice est fondée ». (Kurt Eggers.)

Ces agents zélés de la propagande nazie n'ont du poète que le nom qu'ils se donnent.

Où sont les penseurs de l'Allemagne nouvelle ? On leur apprend à penser au commandement comme leurs soldats chantent au commandement. A une littérature sans pensée correspond un art immobile.

Or, les écrivains hitlériens de France, les Brasillach, les Drieu et leurs comparses de Théâtre à Fernandez, ont abandonné pour la plupart la politique militante pour se réfugier dans la pure littérature. C'est à qui parlera avec plus de ferveur de Balzac, de Racine ou de Giraudoux. La littérature c'est leur maquis. Pas un maquis où l'on se bat, comme l'autre. Mais un maquis où l'on se camoufle. « Ce sont tout de même des écrivains, dira-t-on (du moins l'espèrent-ils) et non des politiques. Voyez avec quel feu ils défendent les chefs-d'œuvre du génie français ! ».

Le génie français n'a que faire de ces nouveaux apôtres. Aussi loin qu'on remonte dans le temps la pensée française n'a cessé d'être au service de l'homme. Croyance en l'homme des chrétiens pour qui tous sont égaux devant Dieu. Confiance et foi en l'homme des communistes et des démocrates. En se recommandant d'un pouvoir qui vise à l'anéantissement de l'homme, tous nos Maurras, nos Brasillach, nos Céline ont perdu le pouvoir de se rattacher aux traditions de notre peuple. Nous leur dénions le droit d'évoquer Racine, Balzac, Giraudoux parce que sous le régime nazi il ne saurait naître et se développer de Racine, ni de Balzac, ni de Giraudoux. Ils seraient condamnés comme trop humains, trop vrais ou trop intelligents. Un régime hitlérien ne tolère qu'un Montherlant, à cause de ses effets de bravoure et de ses attaques contre ce qu'il appelle la morale de midnette (c'est-à-dire en réalité contre la sensibilité française), qu'un Giono qui a ouvert depuis longtemps école de lâcheté et qui attaque, lui, la volonté française, et la gélatine des Drieu, des Fernandez, des Théâtre. Et l'on devine ce qu'auraient été demain les sous-Montherlant et les sous-Giono de l'impossible victoire nazie.

Tandis que les talents de Montherlant et de Giono s'effondrent — car la bassesse détruit le talent — notre peuple a gardé sa sensibilité et sa volonté intactes. À lui et à lui seul, et non à ceux qui l'ont renié, appartiennent les richesses de la France.

MARCHE FRANÇAISE

*Quand il arriva la saison
Des trahisons et des prisons,*

*Quand les fontaines se troublèrent,
Les larmes seules furent claires.*

*On entendait des cris déments,
Des boniments, des reniements.*

*Des hommes verts et des vautours
Vinrent obscurcir notre jour.*

*Ils nous dirent : « Vous aurez faim ! »
Dans la main, nous prirent le pain.*

*Ils nous dirent : « Jetez vos livres !
Un chien n'a que son maître à suivre. »*

*Ils nous dirent : « Vous aurez froid ! »
Et mirent le pays en croix.*

*Ils nous dirent : « Les yeux à terre !
Il faut obéir et se taire. »*

*Ils nous dirent : « Tous à genoux !
Les plus forts s'en iront chez nous. »*

*Ils ont jeté les uns aux bagnes,
Pris les autres en Allemagne...*

*Mais ils comptaient sans Pierre et Jean,
La colère et les jeunes gens.*

*Mais ils comptaient sans ceux qui
Le parti de vivre ou mourir. [prirent*

*Comme le vent dans les cheveux,
Comme la flamme dans le feu !*

*Croisés non pour une aventure,
Une lointaine sépulture,*

*Mais pour le pays envahi
Contre l'envahisseur hâ !*

*Chassons, chassons nos nouveaux maîtres,
Les pillards, les tueurs, les traîtres !*

*Le bon grain du mauvais se trie :
Il faut mériter sa patrie.*

*Chaque jardin, chaque ruelle
Arrachés à des mains cruelles.*

*Chaque silo, chaque verger,
Repris aux mains des étrangers.*

*Chaque colline et chaque combe,
Chaque demeure et chaque tombe.*

*Chaque mare et ses alevins,
Chaque noisette d'un ravin.*

*Chaque mont, chaque promontoire,
Les prés sanglants de notre histoire.*

*Et le ciel immense et clément,
Sans nuage et sans Allemands...*

*Il faut libérer ce qu'on aime
Soi-même, soi-même, soi-même !*

Les Livres et nous...

Pages choisies de Jacques Decour

Les Editions de Minuit publient un recueil de textes de Jacques DECOUR choisis par le Comité National des Ecrivains.

Si la vie du fondateur des Lettres Françaises demeure pour nous tous un exemple, son œuvre, elle aussi, est riche d'enseignements.

Les textes réunis dans cette anthologie comprennent deux études sur l'Allemagne. La première est un extrait de *Philisterburg*. Assistant de Français dans un lycée de Prusse. Jacques DECOUR écrit son « journal ». C'est avant la poussée de l'hitlérisme. Le narrateur tient à prévenir ses lecteurs qu'il se gardera de toute généralisation. « La plupart des idées fausses qui circulent viennent, affirme-t-il, de généralisations absurdes qui ont pour origine une vanité sans bornes. Tout le monde se moque de l'Anglais aux femmes russes, mais tout le monde l'imité. » Jacques DECOUR qui est dépourvu de vanité, nous dit son horreur des « motifs à développements ». Quant à lui, il entend se soumettre strictement à l'objet. « Je ne veux pas, déclare-t-il, être tendancieux dans le récit ». Sa probité intellectuelle se refuse et se refusera, toujours à ces déformations des faits trop souvent consenties par l'observateur passionné. Tout comme Stendhal qui était mathématicien, DECOUR reste fidèle à la méthode scientifique pour laquelle le fait observé et contrôlé est intangible. Et c'est peut-être là le secret de son affinité pour l'auteur de *La Chartreuse*.

Tout en exposant ainsi ses intentions, Jacques DECOUR compare deux types extrêmes : Heine et Goethe. Heine qui rit

de tout, qui a horreur qu'on se donne de l'importance, et Goethe, « l'homme qui veut embrasser d'un seul regard tous les éléments opposés de l'univers, l'homme qui ne rit pas, qui défend de rire ». Les habitants de Philisterburg qu'il côtoie sont plutôt du type Goethe, mais le malheur est qu'on ne parvient pas à imiter Goethe : on le singe. « Son sérieux devant la vie, sa noblesse d'attitudes morales, son goût de la sentence, son admiration panthéistes de la nature », tout cela, déformé par des bourgeois prussiens produit un type grotesque.

Le Français, lui, est plutôt du type Heine, léger, sceptique, railleur. Mais DECOUR a soin de nous dire qu'il ne faut pas l'entendre dans un sens absolu : « si sceptique, si supérieur au réel que l'on soit, il faut croire à certaines causes sacrées. Stendhal, Heine ne me plairaient pas sans ce coin de ferveur ».

Concilier ces deux attitudes, le sourire de Heine et la gravité de Goethe, ce serait un beau rêve ! Jacques DECOUR souhaitait le rapprochement franco-allemand. « Comme j'aime l'Allemagne que je connais, celle de quelques livres, je souhaite évidemment ce fameux rapprochement, comme je souhaite aussi, de tout mon cœur, les Etats-Unis d'Europe. » C'était avant Hitler, avant le temps de l'esclavage.

Le second texte sur l'Allemagne est un article publié en février 1939 dans la revue *Commune* (dont Jacques DECOUR était à ce moment le rédacteur en chef) : *l'Humanisme allemand*. Toujours méthodique et précis. Jacques DECOUR commence par définir l'humanisme : « C'est une foi rationnelle dans la valeur et la dignité de l'homme... Les humanistes de tous les temps ont pensé que les hommes étaient frères par l'esprit comme par le corps, que la raison est un bien commun de l'humanité ». Puis il rappelle la contribution de l'Allemagne à l'humanisme. « Les Allemands les plus authentiques ont su parler un langage fondamentalement allemand et universel à la fois ».

Mais Hitler a pris le pouvoir. Jacques DECOUR n'a pas hésité sur le sens de cet événement : « Nous sommes en présence, dit-il, d'une croisade contre l'esprit au nom du principe antihumaniste de la race. Il est logique et normal que le fascisme allemand considère comme impossibles les œuvres et les hommes qui faisaient la grandeur de l'Allemagne humaniste. Oui, vraiment il serait logique et normal que M. Hitler brûle en place publique des œuvres aussi impossibles que Faust et Guillaume Tell. »

Cependant DECOUR nous mettait en garde contre une conception par trop élémentaire du problème allemand. Ne jamais nier, remarque-t-il, le caractère spécifiquement allemand du national-socialisme. (Toujours cette soumission aux faits) : « Les millions d'hommes qui acceptent ou soutiennent le régime national-socialiste sont des Allemands ; ils ont reconnu dans ce que leur apportait l'hitlérisme d'anciennes et tenaces valeurs germaniques : l'exaltation de la force, le culte du chef, l'idée mystique du Reich éternel, le mythe de la race. Ce sont des tendances qui ont déjà servi à l'asservissement de l'Allemagne depuis Arminius jusqu'à Rosenberg en passant par le prussianisme du XVIII^e siècle, Bismarck et le pangermanisme. »

C'est bien là le problème dans sa vérité

table complexité. L'hitlérisme poussé en avant par les trusts, a trouvé dans la vieille Germanie un climat favorable à sa croissance. Nous sommes en présence de deux traditions opposées (non pas de deux Allemagnes ce qui est une vue trop simplifiée). Et tantôt l'une, tantôt l'autre de ces tendances l'emporte. Ce rythme sera-t-il brisé un jour, se demande Jacques DECOUR ? « Nous le souhaitons de tout notre cœur d'Européens et de Français, c'est-à-dire d'humanistes. Au pangermanisme dirigé contre l'esprit nous opposons l'humanisme de la France : le glaive au service de l'esprit ».

Pas un mot de cette rigoureuse analyse qui soit aujourd'hui à reprendre.

Le troisième texte du recueil est une étude sur Stendhal. En s'attachant au personnage de Julien Sorel, Jacques DECOUR démontre que Stendhal s'est efforcé de mettre en valeur l'influence du social sur la psychologie de ses personnages.

Jacques DECOUR a su garder la sérénité devant la mort. Sa dernière lettre, que notre Revue a publiée, en témoigne, comme en témoigne le texte inédit, écrit au moment de la Conférence de Munich, où il se demande : « avons-nous assez aimé ? » Car il alliait la tendresse à l'intelligence. Quel homme équilibré il était ! Il avait réalisé en lui l'unité et ses actes étaient le prolongement même de sa pensée. Cet équilibre lui avait permis de conserver cette gaminerie, cette gaîté, cette fraîcheur d'enfance qui sont la marque des êtres les plus forts et qu'évoque si justement l'émouvante préface du recueil, écrite par l'un des nôtres.

On a tué Jacques DECOUR. C'est ce que nous ne pourrons jamais pardonner aux traîtres qui ont voulu ou permis ce meurtre et qui, maintenant, comme Brasillade ou Drieu nous jouent la comédie de la fidélité aux valeurs culturelles françaises.

Toulon

Nos lecteurs se souviennent certainement du dramatique « récit d'un témoin » que nous avons publié, dans un de nos précédents numéros, sous le titre « Il y a un an, Toulon ». Ils retrouveront ce récit dans un petit volume qui inaugure, aux Editions de Minuit, la nouvelle collection « Témoignages ». Ils liront ainsi un texte qui ne se borne pas, cette fois, au pittoresque tragique de cette journée qui scella l'union de la France entière au sein de la résistance ; mais, au contraire, un texte qui complète l'exposé du dessous des cartes. Cartes maquillées, comme il se doit, puisqu'elles furent jouées par Vichy avec l'espoir, vite démasqué, de nous trahir une fois de plus.

Comment l'occupation totale de la France était réalisée par les troupes allemandes, le gouvernement Laval s'employa à désarmer Toulon malgré les assurances formellement données que le port restait terre française ; comment Vichy s'efforça « jusqu'au bout d'imposer la félonie en prétendant sauver les apparences de l'honneur » ; comment en dépit de « la dictature imbécile du vice-amiral Marquis » et des consignes sournoisement données, la flotte se saborda ; comment l'Arsenal fut bel et bien livré à l'ennemi... c'est ce que Toulon démontre lumineusement.

Mais ce témoignage apporte aussi la preuve que, déjà, à cette date désormais historique du 27 novembre 1942, la France avait cessé d'être dupe des manœuvres vichyssoises et que le sabordage de la Flotte ne fit que sonner le ralliement d'énergies intactes, quoique dispersées parfois.